

## Ein Umweg

Zwischen eins und zwei wollen alle nach Hause - außer die natürlich, die einfach nur die Disco wechseln. Das Problem ist allerdings: ab eins steht die Metro still. Gut, Paris ist im Grunde nicht sonderlich groß, weshalb viele zu Fuß nach Hause gehen. Aber nicht alle tragen Schuhe für die Füße. Manche Füße leiden in Schuhen, die eigentlich nur für die Augen gemacht sind. Und oft regnet es. Deshalb bilden sich gegen halb zwei Schlangen vor den Taxiständen. Gut für unser Geschäft. Für den Zusammenhalt mancher Paare kann es allerdings einem Todesstoß gleichkommen, wie sich zeigte. An diesem Juniabend war bisher alles ziemlich schiefgelaufen. Seit neun schüttete es und die Scheibenwischer wischten kaum. Ich hatte einen Alkoholiker gehabt, den ich nur mit Gewaltandrohung loswerden konnte. Davor hatten mich die Bullen kontrolliert und sich dabei viel Zeit gelassen, wie sie es gerne machen. Zu schlechter Letzt saß ich fast eine Stunde lang im Stau fest, wegen irgendeines afrikanischen Staatschefs, der in die Oper oder zu einem Ballett wollte, anders gesagt: dorthin, wo man sich zu Tode langweilt und dabei versucht, es schön zu finden. Jedenfalls wartete ich am Odeon auf Kundschaft und war endlich dran. Da stritten sich zwei Männer um den Vortritt.

## Un détour

Entre une et deux heures ils veulent tous rentrer à la maison - sauf bien sûr ceux qui changent seulement de boîte de nuit. Le problème, c'est qu'à partir d'une heure, le métro dort. Bon, Paris est plutôt petit, en fin de compte, ce qui fait qu'il y en a beaucoup qui rentrent à pied. Mais ils ne portent pas tous des chaussures pour les pieds. J'en vois plein qui portent des chaussures pour les yeux. Et puis souvent il pleut. Alors ils font la queue aux stations de taxi. C'est bon pour les affaires. Pour certains couples, ça peut être moins bon, comme on va voir. Ce soir-là, c'était en juin, rien n'avait marché comme il fallait. Il tombait des cordes depuis neuf heures et les essuie-glaces n'essuyaient rien. J'avais eu un alcoolique qui ne voulait pas descendre, j'avais dû le menacer de lui en mettre une. Avant ça, les flics m'avaient contrôlé, et en prenant tout leur temps, comme ils savent si bien faire. Et puis pour couronner le tout, j'étais resté coincé dans des bouchons pendant presque une heure à cause d'un chef d'Etat africain qui voulait aller à l'opéra ou à un ballet - enfin le genre de truc où on s'emmerde en essayant d'avoir l'air de trouver ça beau. Bref, j'étais arrêté à l'Odéon et c'était mon tour. Deux types se disputaient pour monter.

Schließlich reißt der Größere die rechte Hintertür auf, ruft seine Begleiterin zweimal, faltet seinen Regenschirm zusammen und steigt ein. „12, rue Popincourt“, sagt er nur.

Ich werfe einen Blick in den Rückspiegel, im Licht der hinteren Innenbeleuchtung schätze ich ihn auf fünfundvierzig. Er rutscht nach links und bleibt quer hinter mir sitzen, mit übereinandergeschlagenen Beinen - ich konnte sein Knie in meinem Rücken spüren. Die Frau steigt ein, zieht die Tür hinter sich zu und seufzt laut. Ich wiederhole die Adresse, schalte den Zähler ein und fahre los.

„Danke für deine Unterstützung“, sagt er, „vielen Dank. Du stehst immer auf meiner Seite. Danke. Du hilfst mir immer so effektiv. Danke.“

Sie antwortet:

„Was kann ich dafür, wenn du dich immer so unmöglich benimmst?“

„Ich verteidige mein gutes Recht. Wenn das Verteidigen seines Rechts das ist, was du ‘sich unmöglich benehmen’ nennst, dann benehme ich mich unmöglich, jawohl, und ich bin sogar stolz darauf.“

„Warum passiert das nur dir? Du suchst förmlich nach Krach! Kaum bist du unter Leuten, schon bringst du es fertig, dich zu streiten, und immer wegen irgendwelcher Nichtigkeiten!“

Finalement le plus grand ouvre la portière arrière droite, appelle deux fois sa copine ou sa femme, referme son parapluie et monte. Ni bonjour ni rien, juste: 12, rue Popincourt.

Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur, le plafonnier était encore allumé, il devait avoir dans les 45 ans. Il se glisse dans le coin gauche et croise les jambes derrière moi, je pouvais sentir son genou dans mon dos. La fille monte, tire la portière et soupire très fort. Je répète l'adresse, je mets en marche le compteur et je démarre.

- Je te remercie de ton soutien. Merci beaucoup. Merci. Tu es toujours de mon côté. Merci. Tu m'aides toujours si efficacement. Merci.

Elle répond:

- Qu'est-ce que j'y peux, moi, si tu te conduis tout le temps comme un grossier personnage ?

- Je défends mes droits ! Si c'est se conduire en grossier personnage que de défendre ses droits, alors oui, je me conduis en grossier personnage, parfaitement, et j'en suis fier, même, si tu veux tout savoir !

- Et pourquoi ça n'arrive qu'à toi ? Tu passes ton temps à chercher des crosses à tout le monde ! Dès que tu sors, tu te débrouilles pour te disputer, et toujours pour des conneries !

„Weil die von dir ach so verehrten Schlappschwänze zu feige sind, ihr Recht zu verteidigen. Sie würden dich nicht einmal verteidigen, wenn einer kommen würde, um dich zu vergewaltigen. Sie würden ‚Bitte schön, nach Ihnen, sagen‘, nur um die Harmonie des Abends nicht zu gefährden.“

„Du bist widerlich.“

„Genau, ich bin widerlich, dafür bist du eine, die immer mit dem Feind paktiert. In jedem Krieg würde man dich wegen Hochverrats hängen.“

„Dieser Typ ist völlig paranoid. Entschuldigen Sie uns bitte“, sagt die Frau zu mir.

„Kein Problem“, antworte ich.

„Du hast mich sowieso nie unterstützt“, fährt er fort.

„Und du, du hältst nie deine Versprechen.“

„Welches Versprechen, bitteschön, habe ich nicht gehalten?“

„Mir keine blöden Szenen mehr zu machen beispielsweise. Und außerdem versprichst du mir schon seit Monaten, mit mir in die Provence zu fahren, und seit Monaten findest du immer wieder etwas Dringenderes zu tun, obwohl du genau weißt, wie wichtig es mir wäre, mal in die Provence zu fahren. Es wäre leicht gewesen, dieses Versprechen zu halten, bei deiner ganzen Kohle. Man kann sich nicht auf dich verlassen. Nie. Außer wenn es darum geht, überall lächerliche Szenen zu veranstalten.“

- C'est parce que les autres couilles molles sont trop lâches pour défendre leurs droits. Les autres couilles molles que tu aimes tant, ils seraient pas foutus de te défendre si un mec venait pour te violer, ils lui diraient « après vous, je vous en prie », pour pas gâter l'harmonie de la soirée !

- Tu es répugnant.

- C'est ça, je suis répugnant, et toi, tu fais partie des gens qui pactisent avec l'ennemi. T'as de la chance qu'on n'ait pas de guerre, sinon tu serais tout de suite pendue pour trahison.

- Il est complètement parano, ce type ! Excusez-nous, s'il vous plaît, Monsieur.

Je réponds : Pas de problème, Madame.

Le type continue: De toute façon tu m'as jamais soutenu.

- Et toi tu tiens jamais tes promesses.

- Cite-moi une seule promesse que j'aie pas tenue.

- Arrêter de me faire des scènes ridicules par exemple.

Et puis ça fait des mois que tu me promets de m'emmener en Provence, et ça fait des mois que tu trouves toujours quelque chose de plus urgent à faire, bien que tu saches parfaitement ce que ça signifie pour moi d'aller en Provence.

Ce serait pas compliqué, pourtant, de tenir cette promesse, avec tout ton fric. On peut pas te faire confiance, sauf pour faire partout des scènes ridicules à tout le monde.

Vor der Ampel an der Kreuzung Boulevard Saint-Germain und Boulevard Saint-Michel hatte sich schon wieder ein Stau gebildet. Selbst die für uns Taxis reservierte Spur war verstopft. Aber zumindest hatte es aufgehört zu regnen.

„Ich bin dir peinlich, nicht wahr?“, fragt der Mann.

Seine Stimme war anders.

„Ja!“

„Ich werde dir eine kleine Geschichte erzählen.“

„Muss das unbedingt sein?“

„Oh ja, das muss unbedingt sein.“

Ich fahre gut zehn Meter weiter, bis mich ein junger Kerl mit seinem schrottreifen weißen Peugeot 205 zum Anhalten zwingt.

„Hör jetzt mal gut zu. Neulich... Ich habe eine... eine bestimmte Person kennengelernt.“

„Ach was...“

„Eine gewisse Person... der ich nicht peinlich bin.“

„Wunderbar. Das ist ja reizend.“

„Ich denke...“

Das Auto stand jetzt direkt vor einer Ampel auf dem Boulevard Saint-Germain. Ich wusste, es würde sich nach der Kreuzung besser fahren lassen.

„Ich denke... Ich gehe jetzt zu ihr. Ich gebe dir eine Woche, um die Wohnung zu räumen und all deine Spuren zu beseitigen.“

Il y avait de nouveau un bouchon devant le feu au croisement du boulevard Saint-Germain et du boulevard Saint-Michel. Même la file qui nous est réservée était bloquée. Au moins il s'était arrêté de pleuvoir. Le type demande :

- Je te fais honte, hein ?

Sa voix était différente.

- Oui !

- Je vais te raconter une petite histoire.

- Est-ce bien indispensable ?

- Oh oui. C'est tout à fait indispensable.

J'avance d'une dizaine de mètres, jusqu'à ce qu'un jeune avec une Peugeot 205 blanche pourrie m'oblige à piler.

- Ecoute-moi bien. Récemment, j'ai... J'ai fait la connaissance d'une... d'une certaine personne.

- Tiens donc. Voyez-vous ça.

- Une certaine personne... A laquelle je ne fais pas honte.

- Magnifique. Je suis ravie pour toi.

- Je pense...

On était arrêtés boulevard Saint-Germain juste devant un feu rouge. Je savais que ça passerait mieux au-delà du carrefour.

- Je pense que... Je vais la rejoindre. Je te donne une semaine pour quitter l'appartement et effacer toutes tes traces.



Auf Nimmerwiedersehen.“

Er öffnet die Tür auf der Straßenseite und steigt aus. Ich sehe ihn, wie er den Boulevard Saint-Germain überquert und Richtung la Fontaine Saint-Michel verschwindet. Ich drehe mich zu ihr um. „Es tut mir leid“, sage ich.

Sie schaute nach draußen und biss sich auf die Unterlippe. Sie hatte lange braune, ein bisschen nasse Haare. Sie war vielleicht fünfunddreißig, schlank, und ich fand sie schön.

Hinter mir wird schon gehupt, ich fahre los.

„Immer noch 12, rue Popincourt?“, frage ich.

„Ja... Nein... Ich weiß nicht. Warten Sie...“

Wie zu erwarten, ist der Boulevard Saint-Germain jetzt leer. Ich fahre fast sechzig.

„Er ist völlig paranoid“, sagt sie.

„Das glaube ich Ihnen.“

„Sie können sich nicht vorstellen, wofür er eine Szene veranstalten kann. Sie können sich das gar nicht vorstellen. Sie können sich gar nicht vorstellen, wie es ist, mit ihm zusammenzuleben.“ - „Nein, wahrscheinlich nicht.“

„Es ist Krieg. Von morgens bis abends.“

„Nun ja. Ich war im Krieg. Vielleicht kann man das nicht so ganz vergleichen... Möchten Sie lieber, dass ich Sie zu einer Freundin bringe?“

Au plaisir de ne pas te revoir.

Il ouvre la porte du côté du trafic et sort. Je le vois traverser le boulevard Saint-Germain et s'éloigner en direction de la fontaine Saint-Michel. Je me retourne :

- Je suis désolé, Madame.

Elle regardait dehors. Elle se mordait la lèvre inférieure. Elle avait des longs cheveux bruns et un peu mouillés. Elle avait peut-être 35 ans. Elle était mince et je la trouvais belle.

On klaxonne derrière moi. Je démarre.

Je lui demande si on va toujours 12, rue Popincourt.

- Oui... Euh, non... Je ne sais pas. Attendez.

Comme je m'y attendais, le boulevard Saint-Germain est maintenant vide. On roule à presque soixante. Elle dit :

- Il est complètement paranoïaque.

- On dirait, oui.

Vous pouvez pas imaginer ce pour quoi il est capable de faire une scène. Vous pouvez pas l'imaginer. Vous pouvez pas imaginer ce que c'est que de vivre avec lui.

- Non, probablement pas.

- C'est la guerre du matin au soir.

- Ça, peut-être pas, quand même. J'ai fait une guerre. Je ne crois pas qu'on puisse vraiment comparer... Vous préférez que je vous amène chez une amie ?

„Sie waren im Krieg?“

„Ja, in Bosnien, ich war Freiwilliger in der französischen Armee.“

„Und jetzt fahren Sie Taxi?“

„Ich musste aus der Armee ausscheiden. Aus gesundheitlichen Gründen. Ich bin von einem Scharfschützen an der rechten Lunge getroffen worden.“

„Gott, und ich jammere über meine Beziehungsproblemchen!“  
Wir überqueren gerade die Seine über die Brücke Henri IV. Ich weiß nicht warum, aber das, was sie gerade gesagt hat, geht mir zu Herzen. Ich versichere ihr, dass sie ganz sicher nicht erbärmlich ist, dass ich ihr gerne glaube, dass ihr Typ kein Zuckerschlecken ist.

„Im Grunde gibt es keine Hierarchie des Leidens, das habe ich einmal irgendwo gelesen, und ich finde, dass es stimmt. Keins muss dem anderen den Vortritt lassen, keins hat einen höheren Dienstgrad. Verstehen Sie, was ich meine?“

„Auf jeden Fall.“

„Außerdem... Wenn ich es ganz nüchtern betrachte, denke ich manchmal, die Verletzung war vielleicht mein Glück, wer weiß? Mit dem Geld von der Armee habe ich diese Taxikonzession kaufen und mich selbständig machen können...“

Kurz danach, wir hatten den Place de la Bastille erreicht, höre ich, dass sie weint. Ich parke vor einer Tiefgaragenausfahrt auf

- Vous avez fait une guerre ?

- En Bosnie. J'étais engagé dans l'armée française.

- Et maintenant vous êtes chauffeur de taxi ?

- J'ai été obligé de quitter l'armée. Pour raisons de santé. J'ai été touché par un sniper au poumon gauche.

- Et moi qui me plains de mes petits problèmes !

On est en train de traverser la Seine par le pont Henri IV. Je ne sais pas pourquoi, ce qu'elle vient de dire me brise le cœur. Je l'assure qu'elle n'est certainement pas minable, que je crois bien volontiers que son type n'est pas de tout repos.

- Et puis d'ailleurs, il n'y a pas de hiérarchie dans la souffrance, j'ai lu ça quelque part et je trouve que c'est vrai. Il n'y en a pas qui doivent s'effacer devant les autres parce qu'elles sont moins gradées. Vous voyez ce que je veux dire ?

- Très bien.

- En plus, quand ça m'arrive de regarder ma situation froidement, objectivement, je pense que cette blessure, ça a peut-être été ma chance, qui sait ? Avec l'argent de l'armée j'ai pu acheter la licence pour le taxi et me mettre à mon compte... Peu de temps après, on avait atteint la place de la Bastille, je l'entends pleurer. Je me gare devant une sortie de parking

dem Boulevard Richard-Lenoir, stelle den Motor ab und drehe mich über die Lehne zu ihr um.

„Ich weiß nicht, warum ich weine“, sagt sie.

Sie holt ein Taschentuch aus ihrer Handtasche, trocknet sich die Augen, hebt den Kopf und wendet sich mir zu:

„Eigentlich... Das hat nichts mit ihm zu tun... Es ist das, was Sie gerade gesagt haben...“

Ich weiß nicht, was ich antworten soll. Ich halte mich an der Lehne meines Sitzes fest. Sie versucht, mich anzulächeln.

„Ok“, sage ich. Ich drehe mich wieder nach vorne, schalte den Zähler aus, starte den Motor. Ich wende, fahre um den Place de la Bastille zurück, nehme den Boulevard Bourdon und die Pont d'Austerlitz, Richtung Place d'Italie. Sie fragt:

„Hey, wo fahren wir denn hin?“

„In die Provence“, antworte ich.

souterrain boulevard Richard Lenoir, j'arrête le moteur et je me retourne. Elle dit :

- Je sais pas pourquoi je pleure.

Elle attrape un kleenex dans son sac à main, s'essuie les yeux et relève la tête vers moi :

- En fait... Ca n'a rien à voir avec lui... C'est ce que vous venez de dire qui me fait pleurer...

Je ne savais pas quoi répondre. Je tenais le dossier de mon siège à pleines mains. Elle essayait de me sourire.

Je dis « OK », je me retourne, j'arrête le compteur, je mets le moteur en route, je fais demi-tour, je repasse place de la Bastille, je prends le boulevard Bourdon et le pont d'Austerlitz en direction de la place d'Italie. Elle demande :

- Hé, on va où, là ? Où est-ce que vous m'emmenez ?

Je lui réponds : « En Provence. »

Copyright by Jean-Philippe Devise